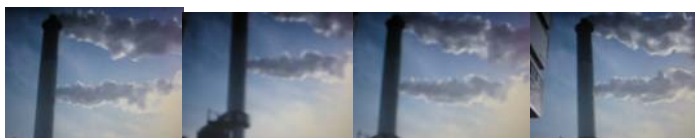


AnDy VeRoI ArTuRO b

Mon Usine



Collectif *Hirsute*

publié par la
Revue d'art et de littérature, musique
Collection Hors série
N° 15 – juin 2006
<http://www.artistasalfaix.com/revue/>

© 2006 Ludovic Huart

Les murs/ muscles acier de mon usine

Les murs/ muscles acier de mon usine se dressent si haut vers le ciel gris lourd.

On entre par milliers, pour ne jamais en ressortir, condensé jubilatoire des dizaines de composantes humaines badigeonnant nos univers.

L'ultime travail à la chaîne rythm'n'baise...

Sauver ma vie.

Sauver ma fortune nouvelle basée sur l'exploitation sexuelle et musculaire de mes dits congénères.

L'amertume des masses résume leur incapacité à accepter les reproducteurs/voleurs légitimes que nous souhaitons redevenir

Nous les puissants littéraires, les guerriers/génies d'un monde en devenir.

Les prolétaires du Bonheur

Mon usine est à ciel ouvert mais elle ne pollue pas plus qu'une autre. La durée du temps de travail n'est pas de 35 heures par semaine ! Non ! Non ! 24 heures sur 24, c'est plus simple comme ça. Les niveaux hiérarchiques se distinguent aux différentes tenues vestimentaires, tout est relativement bien codifié : Les chefs ont généralement des mocassins marrons et ont un goût prononcé pour les chemises bleues à carreaux, comme dans toute bonne entreprise d'ailleurs ! Au bas de l'échelle, pas de surprise, c'est toujours baskets et t-shirt délavé. Généralement, quoiqu'on en dise, il est bien vu de travailler en binôme, même si dans certain service, souvent à responsabilité, on travaille de plus en plus en solo. Tout est conçu pour que l'on se sente bien dans l'enceinte de l'usine : des cantines un peu partout, spécialités italiennes, chinoises, indiennes, marocaines... un large choix nous est proposé. Des aires de détente sont implantées un peu partout, impossible de les louper. Ah ! Oui ! Bien évidemment, que fabrique t-on ? Du bonheur, voyons ! Mais tout ça tu le sais bien puisque, toi aussi, tu y bosses.

Arturo B

La vitrine à jeun

Ses mains posées sur la vitrine. Sa gueule aux joues tendues et ses yeux fermés.

Il sent fort. Se concentre sur le projet. Dans la vitrine, il y a la petite vendeuse qui le regarde horrifiée. Son nez coule jusqu'au sol d'une morve à peine fluide. Le vigile lui demande s'il va bien. Et il ne répond rien. Le vigile tapote sur son épaule. Et il ne réagit pas. Ses cuisses sont écartées. La vendeuse ajuste une chemise sur le mannequin/comme/androïde et tremble juste du bout des doigts dont elle se sert.

Il enlève ses grosses chaussures tout en gardant son front posé sur le verre de la vitrine. Les passants s'arrêtent, certains, beaucoup d'entre eux, pour mater de près. Ses doigts sont aussi posés, écartés. Glissent insidieusement vers le bas. Comme la tour à Pise. Qui penche invisiblement de plus en plus jusqu'à s'en effondrer un jour. Peut-être. La foule est très compacte. Les agents de la force publique et les pompiers le prient de bien vouloir bouger. La civière roule basse vers lui, à son arrière.

Il ouvre sa bouche très pâteuse. La lumière du centre commercial de mon usine a été travaillée avec précision. Il s'agissait avant tout de créer une ambiance accueillante où le client oublierait ses problèmes, les laisserait à l'entrée pour consommer à souhait tout ce dont il a envie ou besoin. Il gémit comme une bête. Nous l'enverrons au broyeur. L'hospice à fous construit récemment sur le terrain acheté aux japonais qui ont abandonné leur usine de bagnoles à côté de la mienne.

La grosse langue de la femme/Police entre dans sa bouche pâte comme du mastic mélangé à du plâtre. Il reprend un peu vie. Et décolle ses mains. Et la vendeuse approche en courant et frotte très fort les traces avec une chamoisine d'une grande efficacité. Elle applique ensuite le liquide bleu avec le vaporisateur. Et s'atèle fidèlement à la tâche.

Il est allongé sur la civière. Le paiera très cher ce licencié minable. On n'entre pas dans l'usine. Les agents demandent aux gens de se disperser. Le vigile noir (ils sont tous naturellement noirs chez moi, pour canaliser les extra/voleurs/ Illégaux) caresse fort la nuque de la vendeuse, chope sa main et lui laisse/de force lisser son sexe tendu. "On travaille si bien toi et moi".

De mon écran de contrôle je regarde nu et à l'aise ces scènes délicates de vie réelle et j'ordonne au vigile, via son oreillette, de cesser de toucher la blanche que je me réserve pour moi, plus tard. Pour moi et mon conseil d'administration. La vitrine est encore un peu sale. Elle ne travaille pas bien. J'aime.

L'en-chimique / Risque Pas

Les images des écrans sont plutôt bleutées. La secrétaire dite Mary Line apporte mes courriers. Je ne les lirai qu'une fois périmés. Le mec là me fait bizarre. Il a une attitude suspecte depuis plusieurs jours. Il vole dans une boutique. Sort avec les objets dérobés. Se promène dans l'usine, surtout dans l'atelier assemblage. On y assemble tout un tas de bijoux confectionnés par le "Parti des Putes" du Loin-Chemin. Je ne m'y ferai jamais.

Et puis il retourne dans la boutique et y redépose discrètement les objets qu'il a volé quelques instants plus tôt. Son attitude. Ça n'a rien de limpide. J'y pense. Faut passer à la caisse mon pote. Il est assez efféminé. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Je cherche un de ces pédés intrépides pour superviser mes activités de conception en coiffure. C'est un cliché que j'assume. Mais Mary Line me dit qu'il n'est pas homo. Mais je n'ai jamais prétendu qu'il était homo. "Je l'ai vu dans vos yeux". N'accoure pas trop vite salope. Fais ton boulot et casse toi. Demain c'est fantasme infirmière fessée si tu n'es pas sage. Elle rit.

L'un des écrans déconne. Je demanderai à ce qu'on le répare rapidement. Vite fait. La musique n'est pas assez forte. J'ai mal au crâne et je transpire trop. Comment s'appelle-t-il? "Michaël, Monsieur Verol". J'éternue. Saloperie d'prénom. "Amène moi ça ici".

Je le vois. Il mate fixement la caméra. Il sait que je le regarde. Ce n'est pas le premier. Je sais qu'ils sont plusieurs à "jouer" dans mon usine. A baiser dans les cabines d'essayage. A trafiquer le système de sécurité.

A vomir dans les cuves du sous-sol. Je tremble. Oui. C'est normal de trembler.

Le vigile lui fait un signe. Il veut être sucé par le voleur. Je dis: "Tu touches pas à ce Michaël. Il est à moi et au conseil d'administration. Sors ta queue et punis-toi devant tous." Il Sort simplement son chibre qu'il expose à la vue de tous. "Range ça"

Mary Line m'apporte des bouteilles d'alcool diverses et variées. Il est 17h00. Début de la journée. J'ai voulu l'usine sans fenêtres.

Les chocs de tête / Né sans avant-garde

Mon fauteuil de bureau est tout/cuir/tout/confort, qui tourne bien vite sur lui-même par petits coups de gros orteils sur le sol/faut l'faire. J'ai fait augmenter la température. Jamais assez chaud. Dans les sous-sols, les deux types s'adonnent à la pénétration/enfilage doux et sucré empilés en chocs de reins. "Michaël". Merde j'éternue. J'aime pas. J'ai eu beaucoup de mal à accepter qu'ils m'humilient sur la plage. Même si mes parents, trois ans avant leur décès hardcore ont tenté de me protéger, ils ont continué les tortures parce que j'étais faible. Mary Line fait la gueule parce que je lui interdis de revoir son mari. Il est jeune et plutôt beau. Il est très très beau, mais il est vraiment très con. Mary Line se fait prendre par lui ou entraîner dans des soirées de racailles de merde qui lui touchent tout le corps en disant des mots de racailles dégueulasses. Je les embauche pas les racailles, sauf pour faire vigiles, ou virils un peu bestiaux... C'est de ça que je veux profiter. Ils me foutaient la gueule dans le sable en rigolant. Ça piquait les yeux. Yen avait plein dans ma bouche et ça ne provoquait des hauts l'coeur qu'on envie pas à son pire ennemi. Ensuite ils me jetaient la gueule dans les vagues et la s'couaient si bien que je buvais des grosses tasses d'eau ultra-salée...

Avec la manette je peux faire des zooms de folie. Je peux observer leurs bites bien dures et m'en taper une de plaisir/voyeur comme jamais. Ça dégoûte Mary Line et ça me gêne parce que je suis pudique lorsque je suis voyeur. Et ça me plaît l'écran, l'image trouble j'en ai des tonnes d'images enregistrées rien qu'à moi que personne même au conseil d'administration ils ne peuvent pas en profiter. J'avale des alcools.

Je fume clope sur clope. Branlette après branlette je provoque la mécanique ultime, le shoot sexuel hors norme incomparable. Les deux mecs se regardent en suant les salauds. Et j'aimerais que le vigile n°3 de l'entrée n°5 en face autant parce qu'il est massif ce noir là. Il est bestial comme on aime nous les blancs racistes/puissants/Contrôle.

Tout est dangereux. On n'est pas en sécurité. Ma pièce/béton ne peut être assaillie. Ici je contrôle. Je suis entre les murs/muscles de Mon Blockhaus de Mon Usine. L'un se retourne très vite, celui qui se faisait enculer et ouvre grand sa bouche à genoux. Je me vide en même temps que la tarlouze. On sonne. La sonnerie urgence. Je saute sur mes pieds et enfile peignoir blanc. On entre sans autorisation. Vidal et Arturo entrent en contre-jour par la porte unique. Merde. La honte. "Salut les gars... Je surveillais". Mary Line est furieuse contre moi: "Monsieur Verol a beaucoup de mal à contrôler l'Usine. Trop distrait sans doute." J'ai honte. Qu'ils aillent s'asseoir pendant que je vais me doucher. "Ah les mecs! Alors cette partouze chez Jospine?!" je claque la porte de la salle de bain/Javel/personnelle et donne un coup de poing dans le mur/muscle. Merde! M'ont repéré ces connards!

Les gosses qui courent à contresens sur l'escalator...

... se cassent souvent la gueule et se cassent les dents. Le grand mec avec la béquille que j'ai vu parler devant quelques auditeurs me fait penser à la menace. Il faisait de la poésie et fascinait ces gens/passants. Alors je l'ai fait emmener dans mon bureau, et je lui ai dit qu'il risquait de mourir s'il continuait à concurrencer ma création. J'ai réalisé que ça faisait près de 3 ans que personne (hors conseil d'administration bien sûr) n'avait vu mon visage. "Tu as eu ce privilège *grand corps malade*, maintenant casse-toi d'ici avant de mourir très vite."

Arturo a les jambes croisées. Il aime le grand fauteuil marron *Mannathan*. Vidal lui se contente d'une chaise de bureau sans accoudoir et sans charme. Il pompe sur un grand cigare en faisant le malin. Mais je ne peux rien dire. Il m'assure la sécurité du personnel en régissant, sous le manteau, les actions syndicales qu'il détourne talentueusement de leur vocation première. Arturo ne sourit presque plus depuis qu'il s'est pris de passion pour les relations sexuelles multiples et multiformes.

Sur la moitié des écrans de contrôle, il y a ces femmes qui lèchent vitrines et que je cherche à déshabiller du regard. "Arrête Verol. Tu es pâle, verdâtre... Répugnant. T'es complètement malade".

Je bois encore. J'allume une clope. "Quoi?! Les mots, moi aussi je sais les bercer avec ma plume! Merde! Fais chier! Qu'il me suce ce grand merdeux! Qu'il vienne me montrer qu'il vaut quoique ce soit! C'est moi l'usine! C'est moi qui décide des plus grosses

impressions! J'suis le monde et l'emmerde". Je reste scotché sur l'écran n°44. Un grand chinois en fourgue des culottes de gonzesses dans son froc. Coupé. Bouton. Coupure. Extinction. C'est combien? J'en bois. Je sais qu'ils n'en boivent pas. Viens là MArY Line! Au pied ! Elle est encore furieuse!

Les machines fument au second. La production de taule bat son plein. Les ouvriers non qualifiés d'origine nord-Africaine - Je ris - sont vêtus de blouse bleues. Mes ordres. On dit pas des ordres. J'aimerais voir leurs filles. Ping! Le canon du flingue/En-Chibre posé au centre de mon front, comme dans les films pourris/enfance où la poudre laisse des traces. Je marche sur le tapis de poils synthétiques. C'est kitch. Je ne me sens pas rassuré chez moi.

Je dis au vigile dans le micro: "Vous me gardez le grand corps malade pour moi et le conseil d'administration." Suite. Fais passer. Ils ne veulent pas boire. Ni l'un ni l'autre. Vous voulez quoi? Le chemin sinueux menait à l'école et cette vieille demandait de l'argent pour m'initier. J'ai piqué 300 francs dans le porte-monnaie de la mère et j'ai goûté à cette grosse pute installée dans une caserne désaffectée où ne vivaient que des immigrés ouvriers/chômeurs maghrébins. J'avais peur des bruits de mes orgasmes - j'en ai collectionné plusieurs ce jour-là si ce n'est à l'infini par la suite/En souvenir - et les cloisons étaient si peu épaisses. J'avais 13 ans. Et elle était énorme cette pute pas épilée qui ne bougeait pas sous moi. Et je regardais les billets posés sur la table de nuit. Je nageais sur sa graisse/bourrelets/infini désert. L'intention de reprendre l'argent. Etait-elle seulement plus jeune que ma grand-mère? Ç'en était limite dégueulasse archi-excitant... ça puait son corps, la pièce. La découverte

très vite de l'hygiène intime féminine sur des surfaces gigantesques. Et l'argent là sur la table de nuit que je voulais reprendre. Les cris des enfants qui jouent tout autour. Une main lourde qui frappe à la porte et la voix d'un homme vieux voix/tabac/tonnes dans la trachée: "A mon tour! ". Te lave pas et barre toi maintenant. Elle me sourit comme une mère et je vomis sur le chemin du retour.

"Eteins ton cigare s'te plait Vidal". Il ne s'exécute pas. "Faut arrêter ce business de cette façon. Les médias en parlent". Ok je suis d'accord. Ça craint. Mais une ultime fois les mecs, il va falloir le faire. Et jusqu'au bout. Jusqu'à l'insensé.

Dans course il y a Ours non?

On y va si vite. Pas tellement en courant. Les femmes dans les rayonnages ont l'air horriblement captivées par les produits. Après une cinquantaine de pompes rapides je sautille sur place et durcis les muscles de mes mollets et de mes cuisses. Mes genoux vont très bien. Tous les écrans fonctionnent bien. J'ai balancé des dizaines de photos de cabines d'essayages sur un site consacré au voyeurisme. L'accès est gratuit mais j'y incruste des pubs massives pour *Mon Usine*. Ça décale. Plan com à la con. Je sais y faire même si Mary Line me trouve infect. Qu'est-ce qu'elle y connaît cette pute. Verge est passée me voir, j'ai du planquer tout l'attirail mettre en place le salon/douillet/accueillant où je ne passe pas beaucoup de temps. Bosser merde. C'est décalage non?

"On ne reçoit plus" Le directeur général de la seconde Usine devra être Hardcore et bon profiler. Ça me plaît comme démarche. Je me suis fait acheter un nouveau fauteuil assez/confort très large avec de la fourrure de lapin/ça s'fait.

Ecrans 12, 13 et 15. Je vois en face, au -dessus et de profil les gars qui réparent le manège pour les enfants des salariés de l'atelier couture et de la plateforme achat. Ils portent des combinaisons jaunes pâles avec des écussons orange. "Ils sont nos employés?" Mary Line me dit qu'ils viennent d'une société extérieure. Je fulmine. Fais virer le DRH/trou du cul concerné. Je ne vais pas me priver de faire entendre mon autorité. Pigé?

Ils rangent leurs outils dans les boîtes. Ils regardent les écrans de contrôle avec beaucoup de suspicion.

"Qui m'défie?!!!" J'envoie trois vigiles à l'attaque de ces salauds d'ouvriers, pour qu'ils soient incendiés loin d'ici.

"Tu délirés la Vérol". Je dirige Mon Usine. Verge m'a trouvé les traits tirés. Fatigué. Pâle. Flippant. Je me suis regardé coquettement dans un miroir et j'ai fait des gestes maniérés. Et j'ai aimé. C'est décalé. Je raccroche.

Verge est partie et s'est promis de revenir au plus vite pour me libérer de mon délire. Et j'ai découvert les écrans sitôt l'avoir vu s'éloigner dans le parking.

Les grosses pépés d'la caméra

L'en-style, c'est à dire la pénétration de force dans un style particuliers planté comme un pieu dans la terre, dans nos esprits fragilisés est une démarche dangereuse que je vais tenter de résoudre par un travail bondissant border-line qui mettra sur la sellette les pontes des idées humanistes, les fascistes de l'édition et les lécheurs classicisme rouillé et menaçant. Je tourne sur mon siège de bureau. Ils ont viré ces connards de l'enceinte de Mon Usine. J'ai organisé une soirée Hardcore dans l'amphithéâtre culturel. Tout le monde est autoritairement convié. Le conseil d'administration était contre. Mais le conseil d'administration n'est constitué que de gauchistes doctrinaires incapables de réfléchir au monde sans leurs discours stéréotypés et leurs bouquins intellos de merde.

J'ai fait installer les éclairages par Michaël, putain j'éternue sans fin. Michaël que j'ai malaxé une heure durant sur mon bureau en écoutant une sauce techno du pire effet pour les oreilles et la libido. Les bancs dans le hall d'entrée sont trop espacés. Pas assez de clientes dans ma ligne de mire. Ou j'augmente le nombre de caméras. Ou j'augmente le nombre de bancs. Personne n'en saura rien. J'augmente les deux.

D'abord sur l'échelle, l'un de mes ouvriers fidèles, Paulo en combinaison blanche ample légèrement tâchée aux chevilles et des pompes de sécurité noires pleine de peinture. Ensuite, Lucien le récupéré à la retraite, le vioque pédophile aux mains d'or s'agissant de mettre à neuf tous les bobos de Mon Usine. Ils travaillent discrets. De nuit si je leur demande. Je vois tout sur les caméras 34 et 35 à cet instant. Ils savent

y faire ces deux là. Je leur ai demandé de faire des trucs de pédés pour tester le visuel depuis mon point de surveillance. Et ils essaient des baisers. Ils essaient des caresses avec l'air gravement gênés. Et je suis mort de rire. Ah ça s'trifouille les vieux! Des papas avec ça! Ils sont tout intimidés les salauds. J'enregistre. "Ça marche bien les gars". Ils peuvent arrêter ces cochonneries? "Non les mecs, il faut aller plus loin!" Ils sont un peu nuls mais Paulo bande, alors j'enregistre, pour mon site gay spécial Mature. J'ai lâché une techno HardCore de premier choix comme dans les années 1990 dans toute Mon Usine. Il n'y a que les vigiles et ces deux cons qui en profitent. "On y met un peu de joie les mecs! Oh!" Je ris Je ris Je ris... Sans point. Il est minuit Trente. "On arrête! J'suis crevé". Ils disparaissent vite du champ, frocs aux chevilles.

Et j'éteins la lumière de mon espace/vue et elle devient toute bleutée avec les écrans tous allumés. Le bouton. Le grand grand grand grand lit qui sort suivent les draps et l'oreiller et la couette/j'aime pas les édredons. Dors.

L'abandon / Les abandons

L'exploitation des gens qui entourent. Mais cette chatte est en chaleur. Propose son postérieur à l'homme de passage. Oh oui, si jolie cette toile. Mais depuis combien d'années ne suis-je pas allé dans un musée?

Bondir. A la télé, ils disent que les héros d'aujourd'hui sont les entrepreneurs/costard/ou/Pas je pense. Ils soutiennent que cet endroit est merdique que les français sont frileux blah blah blah. En 5 ans. Discours inverse. Étrange.

A la télé, je peux voir toutes les guerres que je veux, je peux mater ce que je veux, je peux écouter ce que je veux. J'ai aussi Internet. Je suis informé de partout. Bien libre de tout connaître. J'éteins tout. C'est sombre ici. Je ne parviens plus à contrôler mes mains qui tremblent fort. "La danse du Porc". Ils se secouent bien la gueule ces grands dadets avec leurs têtes de dindon, leurs dreadlocks flip pantes de blancs qui sentent l'herbe mouillée. Ils se secouent. Bondissent devant les murs de sons que j'ai fait installer dans un sous-sol et dans l'amphi et des fumigènes. On dit que je viens tout simplement de permettre la renaissance des grandes nuits HardCore des années 1990 et début 2000. La grande époque. Moi je n'entreprenais rien. J'étais coincé dans un boulot sans plus aucune possibilité de réussite. Je ne voulais pas entreprendre.

J'y suis retourné la voir la vieille pute maghrébine près de mon école. A la caserne on reluquait le "gamin français" d'un drôle d'air. Ma mère se demandait

pourquoi son porte-monnaie se vidait si vite. "Tu bois comme un trou maman. Et papa avec." Avant qu'ils ne meurent j'aimais assez peu rire et puis c'est revenu ensuite.

Elle s'appelait Aicha banalement et elle était gentille. Elle m'offrait des pâtisseries très sucrées sitôt sa besogne achevée/ma pitance sexuelle. Sexe. Yes! La vieille... Je chantais des chansons paillardes après avoir fait mon vomi médiocre non loin de la Caserne. Je rêvais d'ouvrir une bibliothèque. LA plus grande bibliothèque du monde qui rassemblerait tous les livres que les hommes n'aient jamais produit.

Aicha sentait bon le dimanche matin. Mais sentait mauvais chaque soir après l'école. Certains jours, je n'avais plus honte de sortir de chez elle et de faire un peu mon malin devant les mecs de l'école qui jouaient les costauds de la bite, alors que MOI, je couchais avec LA pute du village. Je pensais à elle en amour des fois à mon obèse femme de baise à si cher.

La soirée HardCore se passe bien. Le Dj est un gars de 50 ans encore alerte capable de débouler avec des rythmiques violentes et des enchaînements hyper rapides. Pas de flow ni de flasque. Du claque ment et des gémissements sonores à m'en faire péter les tympans. Plus personne ne lit.

Parfois j'avais envie d'autres filles. De mon âge. Mais à 13 ans elles n'étaient ni formées, ni capables de comprendre qu'elles devenaient des objets sexuels de choix.

"La télé merde!" Durant les soirées et nuits HardCore, Mary Line scotche devant la télé comme une niaise.

Elle s'extasie sur tout ce qui se fait dans le petit écran. J'ai gardé une de ces très grosses télés comme on en fait plus, avec des gros culs plastocs et du tube cathodique ultra polluant. Je devrais recevoir une amende pour ça. Mais même les flics ne se permettent pas de rentrer dans Mon Usine sans mon autorisation.

Comment on disait à l'époque? BPM? Oui battements par minute. Regarde 134 battements par minute me dit le DJ/content d'lui, dans l'interphone.

Je suis content d'lui moi aussi et, même si ça fait longtemps que je ne travaille plus vraiment/l'argent/va/à/l'argent, je lui répète qu'il fait un très bon taf. Paf: 10 €. J'fais aussi payer ça aux employés forcés. On est libres et énervés nous les patrons actuels. On s'est battu pour ça, durant des décennies.

Dans la salle de massage, je vois cette fille blonde et un peu grosse couverte par une combi nylon blanche. Elle est malaxée par une des plus efficaces du service/à/ce/qui/paraît. Mais c'est une autre histoire. Fin de ça déjà. Je sautille, je bondis en sueur, tête secouée devant les écrans/mes chéris sur une techno Hardcore/Tue/l'coeur. Dj M. le Malin n'en finit plus de beater les cerveaux des vrais irréductibles. Incorruptibles du mouvement. Même si la masse n'y comprend rien. J'voudrais leur montrer comme je suis le plus grand. Le meilleur. Le héro/entrepreneur...

J'veux pas crever, j'veux profiter

J'aperçois l'attitude surprenante des membres du conseil d'administration. Mary Line dit que j'ai tord. Je lui ai répondu de s'occuper de ses minijupes. Je leade moi, j'fais pas d'la politique.

Les employés, pour la plupart ne savent pas se mouvoir sur une techno HardCore assez carabinée. Ils ont une réelle préférence, affirmée ou non, pour le rock, le R'n'B... Putain c'est fort. Fort. Ça pulse. Vidal se moque de mes goûts musicaux. Arturo me fournit des trucs vachement sexy et ça provoque des envies en moi.

Au bout de quelques mois de baise intense avec Aicha, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de Malik, son fils, au nez écrasé, au sourire enjôleur et aux dents noires. Il avait un an de plus que moi, et était en sixième tandis que je gravissais les marches de ma quatrième. Je lui apportais beaucoup de choses. Et vice versa. Je lui lisais des passages de bouquins de la bibliothèque bleue et rose. Peu m'importait qu'il y ait des sentiments, des trucs de filles et tout. Moi j'aimais vachement et lui aussi. Dans l'herbe et les pâquerettes quand c'était la saison. Et puis dans les bois aussi. Un peu à l'écart. Le week-end. Souvent. En cachette de nos parents qui ne voulaient pas qu'on se mélange les français et les arabes. Nous ne voyions pas tellement pourquoi. Nous nous mélangions sans doute mieux que tous ces racistes hétérosexuels.

Lui m'entraînait dans des trucs pas possibles. Nous volions des vélos dans les garages ouverts. Nous mettions le feu dans des maisons en balançant des cocktails Molotov qu'il m'apprenait à faire. Il me disait que les français n'étaient qu'une sale race/sauf/Toi/Mon/P'tit/amoureux.

Du haut de mon corps chétif j'étais fière d'avoir ce costaud avec moi. Ce protecteur. Alors j'ai arrêté Aicha, et me suis lancé à fond dans ma grande histoire d'amour d'adolescent. Malik et moi rêvions de voyages dans son bled où "il fait toujours beau et où on mange trop bien". Je lui racontais des histoires. Je lui lisais des romans. C'était un cliché qui fonctionnait bien. Ça dégoûtait tous ceux qui le savaient. Et tous ceux qui le savaient n'allaient pas tarder à tout raconter. "La HONTE! " Mes parents étaient restés sous le choc. N'avaient rien dit et bu de plus belle. Tandis que mon père devait se battre/physiquement tout le temps avec les papas des voisins/voisines. Il se faisait défoncer par tous à coup de poings! "On veut pas d'pédé! Qui baise avec des bougnoules avec ça!".

Cet espoir-là dans le miroir est craquelé. Les vigiles rattrapent ceux qui tentent d'échapper à la soirée Hardcore/Bordel qu'est-c'qu'ils ont à jamais aimer c'que j'fais!? "Parce que c'est à chier!" c'est Mary Line qui a dit ça avec la voix de Verge. Mais Verge n'est jamais là. Elle me laisse enfermé dans Mon Usine et se désintéresse complètement de mon extraordinaire et sublime réussite. J'ne bidonne pas. J'y arrive pas c'est tout. Tais-toi. C'est long ça à écrire. J'en ferai trois. Merde c'est long. 5h00. Faut qu'ils aillent se pieuter. Ils reprennent à 7h00 pour les premières brigades. Merde! J'en ai assez. J'en ai marre de pleurer. J'en ai assez. Les écrans me bousillent les yeux.

Qu'est-ce qui faut que je fasse? "Il Faut sortir de votre trou du cul Monsieur Verol". Mary Line a un humour de contrechoc. Je chie fort. Bizarrement bien dur. C'est doux d'avoir ce plaisir là. Je digère. Et ça faisait bien longtemps que ça n'était pas arrivé.

On n'en revient pas

Un vrai besoin de douche. C'est vrai je bouffe de la merde et je ne me lave plus depuis trois jours. J'ai demandé à Mary Line de dégager. Elle bosse dans un bureau à l'étage inférieur. Sa place chère de chieuse c'est fini. Je n'en finis pas de surveiller de voir le fonctionnement fluide de mon industrie...

Ils s'en tapent des bonnes, des bonnes bouteilles volées dans l'entrepôt n°4. Une bande de stagiaires ingrats, d'origine peu européenne bien sûr. Je les ai fait arrêter ces 4 petits mecs malsains et je les ai fait tabasser mort de rire devant mon écran n°61. J'en ai tant des écrans. C'est bleu. Vachement bleu dans ce coin où je me solitudise avec harmonie.

Malik parlait d'amour en secret et roulait bien des mécaniques. Cheveux coiffés/plaqués à la laque au point d'en puer trop de loin. Lune. Les nuits où je parvenais à m'échapper par la fenêtre/putain la frousse dans le village désert avec quelques lampadaires seulement sur la route principale. Retrouver Malik sur le Chêne aux clopes où nous passions des heures à fumer à s'embrasser à parler et à rigoler. Et puis les conneries. Crever les pneus de bagnoles/les/plus/grosses. Casser des fenêtres. Voler des poulets et les zigouiller et tenter de les bouffer crus/beurk. On n'y pensait pas. On ne réfléchissait pas. On s'amusait à faire des conneries.

Je regarde l'eau/douche ruisseler vers l'orifice/Inox au centre de la faïence... Je fais buller le savon. J'arrache la crasse de ma peau et je me pèse enfin encore en m'essuyant distraitement.

3 kilos de plus. C'est presque obèse 91 kilo pour 1m75. Je ne sais pas. Les stagiaires saignent du pif assis alignés. Larmes de merde.

M'jeter sur les murs pour m'faire mal

Ils travaillent par centaines à la chaîne sur des micro-ordinateurs écrans plats neufs. Il y a peu d'hommes. Choisir des femmes pour des tâches où la patience et la docilité sont nécessaires. La femme est l'avenir de l'homme/cynisme oui voyons.

Nous chassions des renards dans les bois. Nous nous attaquions aussi à des vipères planquées souvent dans les ronces. On en rentrait les guiboles lacérées et les shorts en haillon. Personne ne pouvait comprendre nos vies. Nous étions toujours plus discrets. "T'es un arabe?" Oui il en était un et fier de l'être. C'était toujours mieux que français/exploiteur. Je regardais sa peau sombre avec fascination.

Mes parents étaient de plus en plus bourrés. Amoureux du verre les vieux, vivant pour se défoncer gravement sous les yeux du fiston perdu/pd et traître à la race. Ils étaient tellement ivres que parfois, ils faisaient l'amour devant moi. Sur le canapé. Et ma mère de gueuler de dégager. Et mon père de m'ordonner de rester pour "apprendre". En courant j'me barrais. Je racontais tout à mon Malik. Malik qui n'allait plus à l'école, bossait pour sa mère la pute/Aicha. Cassait la gueule aux mauvais payeurs. Préparait le café ou le thé à la menthe pour les bons payeurs. Puis on se retrouvait avec joie. Ça nous sortait nos gueules de cette merde quotidienne de s'aimer si fort... Les chemins de campagne, à travers les sous-bois, sur le bord des champs. Nous marchions. Cueillions les champignons à l'automne. Et les fleurs au printemps. Nous revendions nos produits bio -on dit aujourd'hui- pour pouvoir nous acheter des cigarettes et, grande nouveauté, des bouteilles

d'alcool et tubes de colle à sniffer. Snif. Pas vraiment de tristesse, mais des migraines terribles en rentrant chez nous le soir.

Les défonces à 13-14 ans, l'échec scolaire, les rapports polaires parentaux, l'histoire d'amour sublime, les larcins, la vie d'chien.

On travaille dur sur un plan social de premier ordre avec le conseil d'administration. Vidal est chargé de leurrer les syndicalistes, pendant que Fredo et Arturo préparent le réapprovisionnement des armoires à flingues/Au/Cas/Ou.

Nous étions la risée du village. Le garde-champêtre se mettait en quête de nous choper. Ce qu'il fit un jour dans le cimetière des Allemands/Là/Où/Ils/avaient/enterré leurs bonhommes. Avec sa mobylette et sa gueule de Louis de Funès, il a surgi de nulle part, au pied de notre chêne, l'arbre aux clopes. "Descendez de là les p'tits pédés". Ni une ni deux, le vieux ouvre frénétiquement sa braguette et sors sa queue molle. "Sucez à g'noux les p'tits". Lubrique. Joues rouges ils rêvaient sans doute de la plus belle pipe de sa vie. Et Malik sort le chlass et shoot le bide du vieux flicard de campagne. Merde le sang. Mes larmes qui m'empêchent de voir. La main de malik sur ma bouche pour "ta gueule". Merde. Le mal de bide. Le vieux qui gueule au sol. Nous qui courrons à fond dans l'petit bois et le temps qui n'arrête plus de ne plus passer.

Le plan social sera précis et incisif. Les moins qualifiés et les derniers arrivés dégageront en premier. Mort de rire. Quelle fortune!

L'arrestation de mon amoureux Malik a scié mon âme en deux. Et j'ai perdu pied. Et lui emprisonné. Puis traité par des éduc et des psy. Le mineur mal et foutu. Malik n'était pas un assassin... Et Aicha qui me canarda de coups. "C'est d'ta faute si mon fils il est en prison! Fils de pute!". Je brandissais une grosse liasse de billets pour m'faire pardonner et la rebaiser. Alors après les bleus/cabosses dans les yeux, j'ai eu le droit de la lever la grosse mère de Malik. Je pouvais encore profiter des effluves caractéristiques d'épices qui m'enivraient aussi chez Malik.

Mary Line me secoue. Je me suis endormi sur mon fauteuil de bureau qui tourne encore lentement sur lui-même. Je me lève difficilement pour aller me coucher sur mon matelas qui pue autant la pisse que la sueur...

Dit Qu'il faut prendre des risques

C'est assez peu décoré cette pièce. Je me suis laissé embobiner par Vidal. "Sors de là. Prend l'air. Enfile un pantalon propre. Met une jolie chemise et viens faire un tour mon pote. " Putain c'est mal décoré dans ce bar. C'est dans le centre ville. A 20 bornes de *Mon Usine*. Il fait humide. Les gens sont moches, un peu rougeauds, carrément mal habillés. Mes salariés à moi ne sont pas comme ça. Je bois de la bière. Mais le verre est dégueulasse. "Mais arrête Andy! C'est la vraie vie ici. Des gens réels et tout." Qu'il aille se faire foutre. Moi je sais que tous ces gens sont des ignobles copies d'humanité. Des gens pauvres, ou moyennement pauvres avec des regards plein de connerie et de pisse. Des merdes.

Je n'ai rien à faire ici. J'avale encore une pression sous la pression de Vidal. "Tu deviens vraiment dingue avec tout ça." Mais si j'ai fait fortune, si j'ai bâti un tel empire, c'est bien pour m'échapper de ces trous pourris.

Si on m'a donné la permission d'aller voir Malik dans son centre pour mineurs, c'est parce qu'Aïcha a accepté de dire que j'étais son demi-frère. Et quand on s'est vu, on s'est serré dans les bras, puis il s'est écarté. Brutalement. Il avait un peu changé. Ses cheveux un peu plus longs bien sûr, mais aussi son regard tueur, haineux, terriblement noir. Noir comme celui de mon père en colère ivre vers minuit Souvent/Certains soirs. On a à peine parlé. Il ne voulait pas parler. Il ne souhaitait pas en parler. De tout ça. Il ne cherchait pas à en parler de ça. Je

cherchais à ne pas en parler de ça. De son coup d'couteau. "Ton coup d'couteau Malik". Il m'a regardé/haine et m'a sourit comme le diable.

Dans la bagnole, je demande à Vidal de ne plus passer me rendre visite. "Nous gérons Mon Usine via Mails/Tél. si tu vois c'que j'veux dire. Merde. Tu m'a cherché". Ça défile ces champs pourris. Ces maisons horribles. Ces passants vivants, beurk/hélas vivants. J'ai simplement envie de les enfermer et de les exécuter ensuite violemment avec mes nègres/vigiles obéissants ne cherchant qu'à me satisfaire.

En sortant du centre, j'ai attrapé le bras d'Aïcha. Et pour la première fois, elle m'a souri avec compassion et, un peu d'amour.

Les grillages immenses surmontés de barbelés. La porte/Acier blindée oui. Les miradors. Les têtes casquées des gardiens. Et le bout des canons de leurs armes flambant neuves. J'en pleurs de bonheur. Tout change. On entre. L'herbe est coupée. Fraîche. Les fleurs. Les salariés impeccables souriant au passage de ma voiture aux vitres teintées. "Regarde moi ça Vidal! Tu n'y as rien compris. " C'est ça la vie. La vraie vie. C'est le bonheur. Un fourgon nous croise. L'un de ces taudis humains que j'ai surpris sur l'écran n°12 en train de ralentir l'allure de la chaîne de montage des téléviseurs. Il finira ses jours dans ces bars sales à claquer l'argent de ses Assedic qui, soi dit en passant, est concédé par Mon Usine et sa sublime efficacité.

Me sentir maître. Dans mon lit. Sous la couette, je fantasmais, m'imaginai contre lui, avec ses cheveux plus longs et son regard plus dur. Finalement, à part lui, il n'y avait personne. Vraiment personne. Mon

père, une infection. Ma mère, un gaz incolore
empestant l'alcool.

Le bleu de ma pièce. Le bleu de mes écrans. La
protection. L'invention du monde.

Du Tonnerre! Trop de Tonnerre...

Je crois n'avoir aucun ami dans les ministères. Et tout le monde s'en fout. Ça tremble un peu partout. J'entends le tonnerre, un grondement terrifiant dit-on venu du Peuple coléreux. Merde, j'en ai des frissons grotesques aux fesses. Je tremble, je vomis. J'ai le trac. Ils ne viendront pas ici. Je ne pense pas qu'ils puissent venir ici pour tout casser. Je n'ai rien fait de mal. J'ai simplement fait fructifier l'argent. J'ai permis à notre société de s'enrichir. Mary Line est en mini jupe mais impossible d'avoir même une little érection. Je ne sais pas. Ça n'est pas bon. Ça n'était pas prévu comme ça.

Pour lever Aicha, j'avais besoin d'argent. Et pour amasser tout cet argent, je devais voler. Voila. Rien de spectaculaire. J'avais la mère, mais je l'avais cher la putain.

A cela s'ajoutait la nécessité d'être le plus discret possible. Ne surtout pas être repéré par les voisins qui considéraient les Français comme de terribles exploiters et racistes. C'était vrai. J'écrivais une lettre à Malik tous les deux jours pour lui dire que j'avais envie de mourir fort sans lui. "Tu me manques, tu me manques. J'ai arrêté de vivre, j'ai buté les connards j'ai perdu la gueule en courant j'en dis n'importe quoi j'aime pas me souvenir de nos bonheurs merde!" Il ne m'écrivait jamais. Aicha ne parlait plus. Mes parents étaient un peu comme sans vie et très vieux, survivants et faisant semblant de vérifier que je travaillais bien à l'école. L'école j'avais abandonné. L'amour. L'envie de mourir d'amour. L'envie de mourir

d'absence d'amour. L'envie de cesser d'être parmi Hommes et Femmes qui buvaient chômaient bossaient comme des boeufs dans des usines pour forçats.

Arturo m'a appelé pour me dire que ça chauffe dans les centres ville. Qu'ils manifestent en masse et qu'ils veulent la tête des patrons. Moi j'en tremble et j'en ris. Parce que je les vois leurs gueules sous les banderoles. Leurs têtes pas rasées, pas nettes. Leurs dents mal soignées/La/Faute/A/Qui? Sinon eux! Non! Hurlent-ils comme des bêtes. "J'm'en fous, on renforce la sécurité. J'dis à la milice de tirer à vue." Je vois souvent certains fixer les caméras comme pour me signifier qu'ils me surveillent. Qu'ils vont me faire la peau. Pets qu'ils sont. Minables! J'en ai du sang qui dégouline du front. Merde! J'en ai assez de m'jeter sur les murs comme ça.

J'en-coeur l'en-haine non?

La course aux rayonnages. Ils sont choses hypnotisés devant les produits par milliers. Qu'ils soient arabes, européens souchards ou amerloques d'en-sud ou d'en-haut, ils scotchent - C'est nouveau ce mot lecteur/12-15 euros l'book- devant les victuailles qu'ils appellent "Vit de taille", taillons la route. Je reste plus devant les écrans. Je finis seul. Je m'en fous de dire merde au dehors des pubs qui me jettent comme "merde" et merde qui me font boire pour ensuite me tège en prétextant mon ivresse. En ai aussi assez des scrivaillons qui profitent de ma perceverence. J'vais crever. Ça c'est simple comme truc merde! Et merde, si le matelas pue, c'est toujours aussi drôle que ces putes moches qui achètent, ces p'tits pèdes pas osés qui courent les allées, ces gosses hurlants qui piquent le pan des jupes des putes moches...

Les caméras partout. Et moi qui ne pense plus qu'aux plages de naturistes, les p'tites quéquêtes ridicules qui badigeonnent les sites de voyeurs pro naturistes. Et si je chie accroupi au d'çu d'la cuvette c'est pour éviter les microbes et le froid d'la cuvette.

Ils manifestent par milliers encore par milliers ces gorets de gauchistes, et aussi les capital-traites. Moi j'les appelle. Et Malik me disait dans ses courriers/Qu'enfin/Je /Recevais qu'il se faisait baiser par les mecs limites majeurs et aussi un éduc qui voulait de sa bite.

A Blanche. Je me rappelle le courant d'air énorme qui fouettait la gueule en gravissant les marches. Merde. Je m'apercevais qu'en fait, tout l'monde s'en foutait d'ma gueule. Merde. Devant le moulin rouge, plus

tard. J'ai eu mes premières pulsions hétéros. J'vois pas trop c'que j'dis. Et mes premières pulsions anti-nègres et anti-gnoules! J'en avais le bras tendu et les mecs qui me chauffent à coups de cris d'insultes! Oui l'FAF -France Aux Français pour les Ignoreux- était né en moi. Hété ro parce que je baisais l'étranger dans l'lit et je désirais l'étranger dans l'envie. Et je montrais mon attachement à l'anti-pède attitude dans ma vie réelle de nain heureux. Malik! Amour! Tu es étrange! Tu es anormal dans ma vie.

Le courant d'air en sortant ivre de l'Annapurna tenu par des Hollandais Skin Head! Yes! Imbaisable! J'en chie.

Stop. Ils se sont regroupés devant l'entrée de Mon Usine ces saloperies de chômeurs merdiques. Mes vigiles noirs sont prêts à les buter à coups d'pioches et de flingues dument planqués dans les frocs et les vestes.

J'essaie de rouler cette clopes. Mais mes doigts sont trempés de sueur. La sueur sans fin partout qui pue et qui simplement envahie chaque chose. L'entre-doigts. Mon dé c'est ma diabolique envie de les brûler tous.

Je l'ai écrit seul ça tu sais?

Finalement ni Vidal, ni Fredo, ni Arturo n'a essayé de m'appeler juste avant. Ça allait de pire en pire. J'essaie juste de décoller les papiers peints merdiques des murs et moi je sais que j'écrivais vachement seul sans que personne ne prenne une seconde plaisir à lire ce que j'écrivais. Et on marchait, par exemple, Vidal, sur le chemin piéton du chemin Dupuy. Il faisait plutôt jour merde. Il y avait un dentiste qui avait installé son cabinet au n°9 et ça m'étonnait un max. Exemple. Il y avait aussi des mecs partout de nos âges qui ont finalement mal tourné, devenus adultes. Il paraît que j'en suis un. Enfin ils ont essayé. Et les arbres au printemps avaient plein de couleurs. Et maintenant de nouveau, ils en ont, même si j'y suis vraiment mort.

Ils ont chevauchés les grilles, les plus irréductibles. Ils ont décidé d'en découdre. Ils ont voulu ces ivrognes ignobles, ces pauvres de merde, reprendre le pouvoir sur moi. Moi j'ai peur. Je l'ai déjà écrit il y a longtemps. Et...

Et Malik et moi à 11 ans sous le soleil près des plantations de pins qui sentaient si bons. Se demander quand on bousillera le renard enragé ou non, pourvu que nous le soyons nous, avant tout nous. Je lui dessinais des lettres dans le dos, qu'il devait deviner. Et vice et versa. Simplement pour nous caresser des ongles sans angles, joyeusement baignés dans notre univers doux de nos peaux satine de nos pensées si lentes. Len tement fauchés par la vie. Et retour à cet

instant par l'Amour, le bonheur éternel. Notre plus belle histoire. Nos vies. Avant une chute vertigineuse.

Dans le quartier aux grandes tours orange, on pensait que des mecs pissaient forts dans les boîtes aux lettres ou peut-être le facteur, en tout cas, la pisse... Dans le quartier où j'étais forcé de grandir avec eux. Avec mes pas parents/J'raconterai/Après.

Je vois un de mes vigiles les plus balèzes, Raymond, chuter contre la poignée d'une porte. Sa peau noire couvre la vivacité du rouge du sang qui gicle sur son front.

J'ai l'impression, que je vais parvenir à me sauver ma vie, et qu'ils viendront simplement implorer mon pardon. Mary Line m'apporte une grande tasse avec un joli sourire. Je regarde ses belles chaussures et lui dis "merci".

En allumant la télé

Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie...
J'en chie à écrire merde bordel de merde! **L'arme à gauche, moi à gauche?** ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! **Le béret planté vert acheté chez H&M Merde** J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! **La taule qui couvre mon supermarché tient bon lorsque le vin s'écoule/orage dans les veines** J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! **Et vaines sont les colères genre molles/quenelles que je suis obligé de m'insuffler** ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! **L'asphalte du seul boulevard que j'empreinte est le goudron que j'ai coulé avec jolis bulldozers oui** ...Il l'a dit que ça serait chiant! J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...Il l'a dit que ça serait chiant! **C'était du boulot tout ça les médiocres et les connards. C'est bien compris!** J'en chie. J'en chie... J'en chie à écrire merde bordel de merde! ...

J'étais presque sauvé

Sans doute Malik m'aurait amené à mourir. Ecran n°4. 4 types bousillent Léo et Boubacar à coups de barres de fer. Ils pètent la caméra. Je ne vois plus rien. Je suis protégé. Je peux tenir près de trois mois dans ma pièce. Des boîtes de conserves, des produits déshydratés. Des disques de chants religieux/Je/Ne/Télécharge/Rien pour ne pas être pénétré.

Ce pays n'a pas de police. Les femmes du service textile sont violentées à la limite du viol. Ils se disent humanistes ces racailles de gauchistes. Ils tapent. Ils pènètrent. Ils sont pareils à leurs ennemis.

Les hommes/Merdes sont des gens qui rêvent de défiler glorieusement sur les Champs Elysées. C'est mieux la tristesse. Malik m'avait jeté dans une rivière claire à l'eau très froide. J'avais craint l'hydrocution. Mais j'ai senti la puissance dès les premiers instants.

On a chopé un renard qu'on a battu sur le crâne énormément/C'est/Pas/XXIème/Siècle/Ce/Que/Je/Dis pas assez Occidental qui n'aime que rire! Merde!

On le découpait avec des pierres. On avait appris à l'école, qu'à l'âge de pierre, on découpait la viande avec des pierres.

On était triste il paraît.

Je ne suis pas assez occidental. Je ne parviens pas à scribouiller ce qu'ils attendent. Parce que je me fous complètement de ce qu'ils attendent. Le bleu de la pièce s'estompe. Au fur et à mesure qu'ils cassent mes caméras, et mon mobilier, et mes salariés, et mes lumières. Rien à faire. Voila. Ils étaient en enfer. N'obtiendront rien de tout ça. J'ai vécu moi heureux. Et Eux pas. Et jamais.

Boire du vain. Du vin. Fumer des clopes. Sniffer finalement un peu de cocaïne. Réécouter Talk Talk et Wham et flirter encore en fluo alors que le tumulte tente d'enculer ma folle et réelle existence. J'en glisse. Décroche. Et Samantha Fox et ses seins moches/En/Y/Repensant/Finalement mais personne ne se rappelle. Et les seins. J'aime les seins. Les mecs avec des seins comme des ballons. Des trucs siliconés. Et des musiques excellentes de Madonna au début et de Aha jusqu'à la fin. C'est angoissant.

Les écrans qui s'éteignent. Et Mary Line qui devient si gentille. Et les livres si bons qui se bousculent dans ma gueule. Attend. Je n'en finis pas.

Malik m'a montré ses cicatrices sur son fronts, son visages, son ventre son dos et sa bite.

"L'Islam vaincra!" Et j'ai dit: "Sieg HEil! Sale Bougnoule"

J'ai construit mon Usine.

Personne ne volera mon usine.

Je me plastiquerai comme un kamikaze.

Personne ne volera mon usine.

Je me plastiquerai comme un kamikaze. He Said Destroy.

On. On. Je dis. On reprend ses esprits ok?

En me rasant le crâne entièrement - Excellente chose perpétrée par cette conne de MARY LINE - j'ai décidé que, ok, ça allait bien se passer finalement. Bon se passer déjà finalement. J'ai enfilé un CD de *Scanner/Je/Télécharge/jamais*. Il y a des zones de Mon Usine qui ne sont pas encore touché. C'est comme le temps que j'ai mis à écouter certains CD, sérieusement, que je ne l'ai fait presque qu'à la mort des artistes concernés. Mais je n'avais pas vraiment vu qu'ils n'avaient conquis qu'une partie infime de Mon Usine. Et. Et même s'ils ont pu atteindre l'entrée de ma pièce, c'est uniquement parce que je ne suis qu'un HORRIBLE CON.

J'ai pu retrouver ma vie. C'est plus facile de retrouver sa vie quand on sait que la plus grande partie de Mon Usine est encore très largement en sécurité. Je n'expliquerai jamais.

Mon crâne rasé à blanc est spécial. C'est comme Malik qui sort de son centre de rétention pour mineurs et qui brille du dessus du crâne.

Comme une maison d'arrêt. Mais l'exacte copie en plus petit pour les mineurs. La belle France je me disais. Et Malik avait des beaux yeux noirs/Sombres/Colère et la puissance de l'ultime Dieu. Merde, je déjante encore.

Malik avait la force et l'amour de désespérés. L'immigré. Je l'étais devenu pour lui. Je disais des blancs qu'ils n'étaient que des sous-bois humides/abritant viols de mineurs/Et moineaux.

J'ai ré avalé de la cocaïne. Et j'ai fumé cigarette sur cigarette. Et puis j'ai vraiment bu. Beaucoup bu. Au point de m'en rendre en colère immensément.

Je l'ai enregistrée une heure avant sa mort

Ça m'a pris soudainement. Je fixe la caméra n°3. Une blonde dans une des cabines de la rue côtière des murailles. L'endroit où l'on protège. Les projecteurs puissants. Cette lumière blanche aveuglante. C'est pas très soixante huitard ça. La lumière dans les yeux de celui qui tenterait de passer la frontière. Tais-toi. C'est normal. Et cette blonde parle dans le combiné. Elle essaie de garder sa dignité alors que le mec lui propose de la baise. De la grosse baise sous les projecteurs. "Tu vois comme entre les juifs dans les camps!" Il rit bien fort. Ça lui fait peur. Elle ne sait pas vraiment ce qu'il faudrait faire. J'envoie un de mes hélicoptères. Je suis crevé. On va le bombarder le mec.

Mais je vais me coucher. Je ne sais pas. Je laisse faire. Elle a répondu au téléphone. Ils sont peu nombreux à pouvoir me menacer non? ~~Malik semblait rire avant de se jeter dans le vide.~~

Je suis enfin passé par la fenêtre

Mettre le son à fond. On grandit si vite. Les duvets qu'il faut raser sous le nez. Les boutons qu'il faut percer. Je suis sur le toit de Mon Usine. Il fait vachement froid la nuit. Ils ne manquent pas de maturité les mecs de Nelson ils disent/Et/C'est/vrai. Je suis sûr que ma boule à zéro brille sous les projecteurs tendus vers cette pute et ce bâtard et ces milliers de visages blanchâtres là-bas au loin dans le champ. Qui hurlent avec des banderoles et qui racontent la haine. Leurs gueules au-dessus de leurs jambes qui courent. Comme un morceau qui s'achève par un long très long larsen.

Ils ont l'intention de me faire la peau et l'Etat a abdiqué, laissant la place aux chefs de guerre révolutionnaires prônant mon exécution. Mon exécution. Mon crâne luisant sous les projecteurs parfaitement alimentés par le réseau électrique fonctionnel encore. Et donc l'appareil économique encore fiable capable découler mes marchandises et mes idées. Et le brouhaha de ces merdiques, ces putains de pauvres qu'on a nourri/sur/Nourri au biberon. Gros rot à ma gueule de patron de Mon Usine.

Malik souriait. Il avait mué. Il avait forci aussi. Il a souri à plusieurs reprises, accroché aux briques orange des murs de l'immeuble et le flic lui demandant de descendre. Et le pompier réclamant sa raison comme possibilité de survie. Le jour aussi. Et lui qui parle. Sa bouche qui articule des mots. Que je n'entends pas. Je tend à comprendre qu'il me disait: "Je t'aime Andy". Et j'en devenais fou. Je ne voyais déjà plus que son corps léger tombant comme au

ralenti puis en accélérer et ses membres aplatis, le sang qui dégueule de sa bouche, son nez, ses oreilles, ses yeux. Son sang quasiment noir. Et mes genoux douloureux. Mes mains putain moites plaquées que mes joues et les vents la tempête des sens mélangés quasiment bousillés à vie et le temps et l'envie d'envier le temps qui s'écoulait si bien et mon coeur "palpité" par la folie et le bruit gluant de sa mort. Les souvenirs d'une plage.

La plage et ces enfoirés qui me plantent la gueule dans le sable. Les montagnes au loin. La fille jolie si près horrifiée. L'idée de nager jusqu'au ponton. Le sable dans la gorge qui s'écoule mouillé dans tout le corps. La pensée de mon trou du cul obstrué pendant qu'ils bafouent mon intégrité. Mes parents avaient insisté pour que nous allions en vacances au bord de la mer, que je sois bien après la mort de Malik aux membres fracturés.

Mon hélicoptère percuté par les balles/milliers d'un fusil automatique. Je n'y connais rien. On m'attrape le bras. C'est un vigile que je ne reconnais pas. Qui me balance chez moi après avoir tiré mon corps dans les couloirs vides et cassés. "T'es foutu chef. T'es foutu." Et je regarde entre mes jambes, entre mes cuisses la tâche de pisse se répandre. "Mais t'es où salope de Mary Line!" Elle déboule. Je me pisse sur les pieds. Je me pisse partout. Je pue. Je suis le maître de rien. Merde. "Ils vont me faire su mal non?" Non ça ira elle dit elle cette salope. Elle en sait. Elle n'a rien de réel. Elle non plus.

Le hold-up des gauchistes...

Les petites choses les unes derrière les autres qui foutent le camp

Il prenait souvent une guitare ou un harmonica et s'essayait à quelques notes absurdes mises bout à bout. En pleine nuit. Lorsque j'avais fui mort de trouille ma chambre... traverser la route principale aux lampadaires. Et l'arbre aux clopes. Et lui qui tentait de faire de la musique. "T'as vu... T'as entendu, je joues un morceau de musique." ça pétait mes oreilles. Et c'était marrant.

Ils tambourinent sur la porte. Ils tentent de négocier avec moi. Qu'ils crèvent.

Prises de risques maximum

Il défiait du regard les petits merdeux qu'il croise dans la rue. Il en viendrait aux poings. C'était sûr. Sur mon matelas à pisse je suis recroquevillé. Et Mary Line a décidé de se rendre. Et je n'ai pas le courage de me faire lyncher. Il n'y a plus que l'écran n°61 qui fonctionne encore. J'y vois juste passer des silhouettes qui courent. J'y vois le journal télévisé qui me raconte que le monde va mal, que tout part en couille, que je suis abandonné à ces hordes de gens fous/Dingues incapables de comprendre que je ne suis que l'ami du monde, que je contribue largement à le sauver de ses archaïsmes.

C'est un bleu léger qui créé des vagues de lumière intouchables. Ils vont détruire la porte. Ils y parviendront avec leurs armes et leur hargne. Et je serai découpé. Et ils me mettront la gueule dans le sable et ils se foutront de ma vie et ils diront que je ne peux pas aimer parce que je suis un salaud.

Si Aicha était là. Si Malik était là. Si le conseil d'administration ne m'avait pas trahi. Verge. Juste sa voix. "Tiens le coup. S'il te plait" Mais elle était où tout ce temps? Et je n'ai pas d'humour. Je ne suis pas drôle. Je suis triste. Un grand triste idiot. Les murs tremblent trop fort. Ils vont me mettre la gueule dans le sable. J'ai mal aux poignets. Et je pue la pisse. Deux trois jours de pisse répandue sur mes jambes, ma bite et mon cul. Et il me manque. Et les parents aussi. Et Mon Usine est la plus belle. Elle est la plus belle chose que le monde ait connue. Le monde ingrat. J'ai mal aux paupières. J'ai mal comme si je ne pouvais pas les ouvrir. Mais je vois le bleu de la pièce. Les meubles retournés. Le bordel incroyable. Les boîtes de conserves ouvertes qui ont permis à la pourriture et à ses odeurs de s'installer. J'ai soif. J'ai faim.

Je sens que j'ai maigri. Mon Usine va bien.

Mon Usine va bien.

Le chemin dans le mur / muscle

Comme si en quelques secondes ce que j'ai mis tant de temps à bâtir se dématérialisait au profit d'une pièce une seule, sans écrans ni Mary Line. Et mes mains attachées. Mais il paraît qu'elles ne sont pas sans cesse attachées puisqu'ils disent que j'en écris des books/Joueb/sur /Papier à l'ancienne.

« Il a fait une rechute. Une grosse rechute. Nous avons du lui faire une piqûre et l'attacher à son lit. Il semble que tout ait ressurgi en quelques heures. Son obsession de la télé, des écrans d'ordinateur est revenue... Docteur, je crois que Maryline s'est permis de le laisser sortir une heure. C'est là qu'il s'est retrouvé dans la salle télé et que tout a recommencé »

Je ferme fort mes yeux et je sens le pouvoir de mon cerveau à rejoindre la réalité. Je sais que je peux m'accrocher, retrouver le réel de mon blackaus. Je supplie mon ami Jeff Mills de venir me sortir de ce merdier. J'ouvre les yeux et Aicha me sourit au-dessus de moi. Michael lèche mon épaule droite. Nous sommes tous les trois, complètement heureux. Derrière, Verge, Arturo, Vidal, jambes croisées assis sur des chaises dures alignées en contre-jour dans la chambre. Ce n'est pas une chambre. Ce n'est pas une maladie. Ils y sont parvenus. A me piquer mon pouvoir. A me voler Mon Usine. Pas la leur. Mon Usine.

Je faisais des jeux d'accident avec mes petites voitures Majorette. Je les balançais contre les murs pour qu'elles aient l'air cabossées, horriblement accidentée. Ça n'est jamais drôle de se souvenir. De

se souvenir que l'on s'en ait rappelé. Qu'une nuit seul dans le lit d'enfant. Je dormais assez tranquillement. Papa/maman étaient sortis en sourdine pour aller boire au bar/béton assez laid au centre du village. On y fêtait la Saint Patrick. Et on y picola des heures. Et on ferma vers 3 heures. Et mes parents mentalement absents sont devenus physiquement absents. J'entends. Explosés comme des merdes dans la taule de leur bagnole pourrie/rapide sans laisser trace de vie à qui que ce soit. Et moi j'ai été délicatement réveillé par une femme flic qui souriait et qui disait s'appeler Aicha. Comme ma belle et grosse pute/c'est pas commun. J'en écris plus des livres les mains attachées. J'en pleurs Mon Usine. Mon Usine/Réalité. Mon Usine.

Andy Verol

**Création Du collectif *Hirsute. Existence Libre et
Enervée.* <http://hirsute.hautetfort.com>**

Première parution / Avril 2006